

Né en 1960 à Gembloux, Michel Torrekens est licencié en philologie romane. Marié, deux enfants, journaliste au Ligeur, il écrit régulièrement des nouvelles publiées dans des revues ou des journaux (Marginales, Brèves, En Marche, La revue générale, La Libre Belgique...).

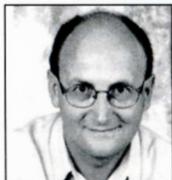


Photo: Philippe Dejonckheere

Du même auteur :

L'herbe qui souffre

nouvelles, Memor, 1997.

Droits de l'enfant d'ici et d'ailleurs

par la Ligue des familles et les éditions De Boeck.

Fœtus fait la tête

recueil de nouvelles à paraître en février 2001.



L'herbe qui souffre

Michel Torrekens



L'herbe qui souffre

Michel Torrekens

une nouvelle parue en 1995,
dans le recueil *L'herbe qui souffre*
Texte intégral

Je m'appelle Sylvestre Nduwimana. Je ne veux pas oublier mon nom. J'ai treize ans. Maman, elle disait que ça porte chance, treize.

Maman, elle ne disait plus rien quand ils lui ont mis un pneu autour du cou. Maman, elle disait toujours qu'on me couperait la langue, si je parlais encore comme ça. Tout le temps. Que j'étais fatigant. Moi, je ne pouvais pas m'arrêter. Les soldats, ils criaient, ils riaient. Sans regarder Maman, le chef a gueulé :

" Tu aurais avantage à raconter gentiment où est caché ton mari. "

Maman, elle savait plus quoi dire. Papa, il y avait des jours qu'on ne l'avait plus vu. J'avais peur. Je n'osais plus bouger. J'avais les jambes plantées dans le sol et les yeux brûlants. Les gens du village s'étaient précipités dans les rues en criant : " Interahamwé, Interahamwé ", comme s'ils avaient le feu aux trousses. En signe de ralliement, les tueurs portaient une herbe en bandoulière à l'épaule. Ils couraient dans tous les sens, faisaient tourner des machettes, lançaient des grenades. Ils vidaient leur chargeur de trente avec une rage féroce, folle.

J'avais suivi Joseph dans l'étable délabrée du veau. De là, nous pouvions tout regarder. Mes mains serraient une petite voiture de ferraille. Tu vas causer, a hurlé le grand, furieux, terriblement effrayant, pire que mon père en colère. Un homme est venu avec une torche de paille, l'a approchée du pneu, prêt à l'incendier. Maman ouvrait de grands yeux pleins de crainte muette, de colère, d'affreuse tristesse. Tout à coup, je n'ai plus pu regarder. Je pleurais comme dans un méchant rêve que je fais la nuit, sans larmes. Je n'entendais plus rien. Quand j'ai ouvert les yeux, mes mains serraient toujours l'auto : j'avais du sang partout, je m'étais tailladé les doigts sur les roues, les portes. J'ai jeté la voiture loin de moi. Je la détestais, j'aurais voulu l'écrabouiller, la détruire, la faire disparaître à tout jamais. Joseph m'a tiré brusquement par le bras et nous avons couru, couru.

Mon cousin Joseph, il m'a dit que je m'appelais Sylvestre Nduwimana.

Depuis trois jours, je ne vois plus que la terre rouge de la route qui avance lentement, péniblement, au milieu des collines couvertes de bananiers, de caféiers, d'arbres-lianes, d'eucalyptus, en un déroulement de verts extraordinaires, lumineux. Nous marchons au rythme d'un corps fatigué et affamé, traînant des milliers de jambes, longeant des champs de pommes de terre, de maïs, de sorgho, de haricots, que les paysans abandonnent derrière eux, malgré la



faim. La peur tenaille, plus forte. Nous passons sans nous arrêter, poussés dans le dos par une main invisible, mais terriblement forte. La poussière rouge décolle doucement du sol et retombe plus loin. Elle sent mauvais. J'en ai plein les narines, la bouche, sur la langue, dans les oreilles. Elle colle et forme des petits coussinets sous la plante des pieds. Ils me font mal.

Sur la tête, Joseph m'a mis une bassine en plastique blanc. Je ne sais plus exactement ce qu'il y a dedans. J'oublie tout. Plus on avance, plus elle pèse. La sueur descend sur mon front, elle me pique les yeux et j'en sens les traînées. Des bœufs me dépassent, des chèvres bêlent tirées par une patte et, assoiffés, des enfants pleurent. Certains suivent un adulte, le laissent continuer, poursuivent à la suite d'un autre, plus lent, se fatiguent, s'arrêtent. Je ne pleure plus. Joseph m'a dit d'arrêter de pleurer. À treize ans, il m'a dit, on ne pleure plus. C'est comme ça.

Tout le monde marche, inlassablement. C'est la grande marche. Personne ne regarde jamais en arrière. Je ne comprends plus rien. J'ai mal partout. Je marche. Je n'ose plus m'arrêter. Je marche à côté de Joseph qui marche sans arrêt. Je me noie dans la foule des femmes enveloppées de leur ketenge qui ondule. J'ai faim. Dans la bassine, je me souviens, il y a un essuie. Maman s'en servait pour nous éponger la figure. Quand j'étais petit, je devais marcher très loin le matin. Avec maman, nous allions puiser de l'eau. Nous marchions et nous savions où nous allions. Il y a longtemps. Très longtemps.

Éventrées, des toitures en tôle bleue. Accidentées et criblées de balles, des voitures. Brisées, les vitres. Joseph, il tient solidement son lance-roquettes. Faut pas le lui toucher. Il en deviendrait fou. J'ai encore vu personne essayer. J'en voudrais un pareil. Joseph, il a peur. Tout le monde a peur. Les gens portent l'odeur de la peur, ils suent la peur, certains pissent de peur quand ils voient un visage, un uniforme, une machette. La peur habite les murs endommagés qui bordent notre route.

Avant, Joseph, il n'aurait pas fait de mal à une mouche. Vous pouvez me croire. Maintenant, il est prêt à bondir à tout moment. Hier, un gamin sans défense, au milieu d'une petite dizaine d'autres vaguement vêtus de tee-shirts déchirés, arborant l'effigie de Maradona, de Bob Marley ou un message de Spa Reine, s'est avancé vers Joseph. Il murmurait : " Amazi, amazi, amazi... ". De l'eau, nous n'en avions plus vu depuis la veille. Le gosse était un peu moins résigné que les autres. Il nous collait aux fesses et toujours " Amazi, amazi, amazi... ". Joseph a remonté légèrement le lance-roquettes, a repoussé l'intrus, s'est détourné, agacé. Il n'a plus ouvert la bouche de la journée, complètement

fermé, le front dur.

Indifférent, Joseph. Il y a des morts, partout. Beaucoup de gens meurent de soif. Simplement. Et de nous, que restait-il ? Nous acceptons la mort avant qu'elle soit là. Pire, nous la devinons. Nous préférons même ne plus savoir comment s'appellent tous ces gosses. Plus facile. Pour les laisser aux troupeaux de la mort. Ceux de Kigali, de Gitarama, de Ruhengeri, de Gisenyi. La route est devenue leur village. Ils vont par deux ou par trois, frères, soeurs, cousins ou copains. Celui qui s'avance seul porte tout le poids d'un regard rempli d'horreurs. Il ne voit plus le monde autour de lui.

Et moi ?

Après avoir dévalé la montagne, nous arrivons sur un long ruban de bitume. Au bas du talus qui longe la route goudronnée, s'alignent les uns à côté des autres les cadavres enveloppés dans leur natte de joncs, leur couverture ficelée... Des plastiques blancs en recouvrent certains. D'autres pourrissent en plein air. " C'est comme ça ", dit Joseph. Je ne le reconnais plus. Il a vieilli. Moi aussi.

Parallèlement à l'alignement des morts, s'avance le flot des réfugiés qui ramènent foulard ou chemise sur leur nez irrité par les odeurs mélangées de cadavres et d'excréments. Le vent pousse une publicité d'Air Zaïre : " Le matin à Goma et la fièvre du samedi soir à Bruxelles ". Des camions, les uns blancs frappés de signes rouges, les autres maculés d'huile et de boue, passent en trombe, sans s'arrêter. Sous aucun prétexte. Des consignes ont été données. À perte de vue, flottent dans l'air chaud et mobile les dos multiples de ceux qui nous précèdent. Comme dans un mirage, la route oscille, l'horizon tremble. La danse chaotique des balluchons et des marmites ne connaît pas de repos. Si l'un tombe, un autre le remplace. Quelle débânde ! J'ai déjà failli me faire renverser. J'ai peur d'être blessé, de ne plus pouvoir avancer. Je ne mange plus depuis longtemps. Je laisse courir mes pensées. Tous ces gens...

La peur au ventre plus que la faim, hommes et femmes avancent dans leurs pensées. Chacun de ces marcheurs est une famille amputée. Plus une qui ne soit intacte. De plus en plus rares sont ceux qui avancent en couples. Beaucoup portent sur la tête leur matelas enroulé, dernière chose qu'il leur reste, et dans un sac de jute, quelques vivres qui permettront de tenir quelques heures encore. D'autres des calebasses ou des jerricanes d'eau, de cette eau puisée dans le Kivu et qui contient en germes notre mort.

Dans le cas présent, " le vibriion cholérique est du type "El Tor" (séro-groupe O1, sérotype Ogawa), hautement résistant aux antibiotiques habituels, y compris la tétracycline. L'O.M.S. recommande par conséquent l'usage d'un autre antibiotique : la furazolidone. Les cas graves peuvent être



traités en trois jours avec 12 comprimés de 125 milligrammes. Le coût d'un comprimé est de sept cents. Par conséquent, le coût de ce traitement est relativement dérisoire. " (A.F.P.)

Sept jours que je marche. J'ai le gosier sec, la tête brûlante, les jambes sciées, les yeux piqués par la sueur. Joseph boit de la bière, plus sûre que l'eau. Furtivement, je me repose en posant le regard sur les plantations de thé qui verdoient les collines. Autour de moi, tout est saccagé. Les arbres, comme les hommes, sont mutilés ; ne restent d'eux que des moignons de bois tailladés de toutes parts. De quoi allumer un brasero où l'on cuira des épis de maïs ou des haricots rouges. On dort, on mange, on se vide, on commerce, on joue, on meurt au même endroit.

Sur les champs de lave durcie qui torquent les chevilles, des shorts, des draps, des pantalons séchent au soleil. La vie tente de s'organiser à la périphérie de la mort. Le volcan Nyiracongo sommeille.

Joseph me tient la main. Je ne sens plus cette main. Il regarde au loin, pour moi, vers les collines. Je me vide d'eau et de sang, de merde et d'urine. Je n'ai plus qu'un territoire : ma natte. La perfusion, vide, a roulé sur la pierre de lave. Mon corps rend tout ce qu'il lui reste. Quel corps ? Je ne sens plus rien de lui. Les maux de tête, oui, la fièvre, oui, les pincements au ventre, oui, mais j'ai l'impression d'avoir perdu bras et jambes. Ma main reste immobile quand mon esprit voudrait la faire avancer. Ma bouche reste ouverte, l'air passe de lui-même, les mouches avec. Je ne parviens plus à avaler quoi que ce soit, ni le morceau de banane que me tend Joseph, ni les biscuits hypoprotéiniques. Même l'envie de mâcher la canne à sucre m'est passée. Je cherche mes pieds. Quand je délire, j'ai la taille d'un bébé. Il y a plein de gens autour de moi, aussi englués que moi, une masse de chairs qui respire au ralenti. Je cherche des visages de mon enfance, mais je ne trouve que celui de Joseph. Je suis dans l'inconnu, dans la nuit. Je vais mourir d'une mauvaise mort. Je hurle, je ne veux pas, je me tais.

Autour de moi, le soleil incendie tout et ne laisse que des corps brûlés, sans vie, en train de sécher. Des poussières de vie. Je ne bouge plus. Mon corps fond dans le sol, comme absorbé. Au dessus de nous, le bleu du ciel brûle les yeux, un bleu qui donne le tournis, qui paraît vide. On voudrait le voir s'ouvrir, avec des gestes qui guérissent, qui consolent. Seuls passent de temps en temps d'énormes avions-cargos...

Toujours, cette question revient, derrière laquelle court sans cesse ce qui reste de mon esprit : verrai-je encore la nuit aujourd'hui ?

Après avoir croisé tous ces morts, j'ai fini par ne plus avoir peur de la mort. Elle est autour de nous, évidente. On

a appris à faire avec. Mais j'ai vu aussi les bulldozers de l'armée française creuser la terre, rouler des cadavres par dizaines et repousser des monceaux de terre par dessus. Des jambes et des bras pointaient vers le ciel, comme s'ils voulaient s'élançer hors des fosses, comme s'ils poussaient un dernier cri. Mais le bruit de la machine broyeuse de terre emportait à jamais leurs mots, leurs noms.

" Là où se battent deux éléphants, c'est surtout l'herbe qui souffre. "

Cette nuit, le froid nous a complètement cloués au sol. Plus durement encore que la maladie. Dix degrés. Après des journées de plomb, c'est à devenir fou. Joseph m'a donné sa couverture. Au matin, c'est la dernière chose qui me restera de lui. Il y a eu une rixe terrible. Joseph attirait trop l'attention avec son lance-roquettes. Au milieu de cette foule affamée, hagarde, épuisée, blessée de toutes parts, mieux vaut ne pas se faire remarquer. Des soldats de l'ancienne armée nationale l'ont entouré, ont exigé qu'il restitue l'arme. Pour lui, il n'en était pas question, pas aux vaincus. Le mot ne leur a pas plu. Ils l'ont jeté au sol, bousculé, roulé dans la poussière, frappé. Trop tard pour rendre l'arme. Ils étaient complètement ivres. Je crois que Joseph a voulu choisir sa mort. Il n'était plus qu'une chose entre leurs pieds. Le brutaliser ne leur suffisait plus. Ils ont emmené son corps sans conscience. Je ne l'ai plus revu. Maintenant je suis seul. Et je ne sais même plus où. Sans Joseph, je ne quitterai plus cet endroit.

Je ne bouge plus. Je ne souffre plus. Impossible de murmurer quoi que ce soit.

Je pousse de longs gémissements monotones au travers desquels je ne reconnais plus ma voix ni le moindre son humain. Ma vue se brouille. Me fixe impassible un œil glauque, vitreux, immense, insensible, globuleux. Le gros œil, unique, d'une caméra qui ronronne et derrière laquelle s'agit une équipe de télévision affairée autour de son instrument de travail. Ils enregistrent mon agonie. Elle dure depuis des heures, ils en filment de longues minutes, ils en passeront quelques secondes. Des milliers de personnes verront mon visage défilé et personne ne connaîtra jamais mon nom. Pour qui existerais-je ? Ils auront vu mourir quelqu'un et auront ressenti le frisson trouble de leur propre mort. Ils s'empresseront de l'oublier avec moi. Ce qui ne se filme pas, c'est la haine. Les morts, les mourants, les amputés, les crânes entaillés, oui. Mais pas cette haine qui flotte dans l'air, qui est venue se poser sur les regards, qui marque les visages. Cette haine que la plupart ont combattue les plus longtemps possible, mais qui s'immisce peu à peu.

Mon nom ? Mon nom ?

J'ai oublié mon nom, ils ont oublié mon nom. Mes yeux



sont remplis de terre. Je n'existe plus que pour cette terre. Elle m'appartient, je lui appartiens. Je ne suis plus seul. Des dizaines, des centaines, des centaines de milliers de corps pourrissent avec moi. Masse informe, gommée. La mort nous a enfin pris dans ses bras. Elle tournait autour de nous, elle s'emparait de tout l'espace. Nous étions déjà chez elle. Elle nous a pris tels qu'on nous a remis à elle : en nombre, sans distinction, sans nom, sans identité, réduits à l'état de corps sans humanité. Nous n'avons plus d'âge. Le temps n'a plus de prise sur nous. J'ai vieilli trop vite. Nous sommes un peuple immense descendu dans le sol de ce pays. Ce pays où l'on vivait les uns sur les autres. Pleutres et courageux, forts et faibles, salauds et généreux, manipulateurs et naïfs, même des assassins ont rejoint cette grande foule d'anonymes qui devra bien un jour ressortir de là où on l'a mise. Mes yeux méritent bien la terre qui les remplit. J'ai de la colère en moi. Contre mon impuissance. Ma toute puissante impuissance. Comment ne pas avoir compris ? Des barbares ont glissé avec nous dans le sol qu'ils ont ensanglanté, mais d'autres courent encore, sur cette terre ou loin d'elle. Terre trahie dès le jour où ils la firent leur. Ils ont rejoint ailleurs leurs frères de sang, préparent déjà leurs crimes futurs. Que nos yeux remplis de terre permettent aux prochaines victimes de voir venir les assassins... et de se rappeler mon nom. Sylvestre Nduwimana.

copyright Memor et l'auteur

Mise en pages : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française
Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2000

